

En mars 2011, quand Youssef participa à la première manifestation à Damas, il eut l'impression que le cri de liberté poussé contre le régime d'Al-Assad, après quarante ans de silence et de peur, était un miracle plus puissant que celui du prophète. Aucun dieu ne l'avait provoqué, c'était le produit pur de l'indignation. Bouazizi s'était immolé par le feu en Tunisie pour dire non au dictateur Ben Ali et, en réponse à son sacrifice, une grande vague de manifestations avait submergé l'Égypte, la Libye, le Yémen et puis la Syrie. Ce tsunami de colère n'avait été prévu par personne.

À la fin de la manifestation, un policier avait poursuivi Youssef qui avait couru jusqu'à l'entrée d'un bâtiment, jeté son sac et enlevé sa veste. En sortant, il avait joué le mendiant, demandé une pièce au policier et continué sa route. Aujourd'hui encore, il ne comprend pas comment il a pu oser faire cela ni comment son poursuivant ne l'a pas reconnu. Depuis, il a l'impression que tout ce qu'il voit autour de lui n'est rien d'autre qu'un film. Cette pensée, qui le fait rire, lui vient encore dans les moments les plus durs.

Il n'est pas revenu à Damas depuis cet épisode. La capitale lui manque et l'inspire. Et-malgré le risque d'être arrêté par les services de renseignement, c'est une aventure excitante d'y retourner pour rencontrer de nouveaux camarades. Pour lui, Damas est comme un miroir, un soleil entre deux nuages, là, il se sent éternel. Chaque fois qu'il la visite, il a l'impression de retrouver une partie de son âme.

Omar Youssef Souleimane, *Le Dernier Syrien*, 2020.